



Mélanie Taquet

Reste aussi longtemps
que tu voudras

● Roman
EYROLLES

« Une évidence la frappa : personne ne devait savoir, car personne ne pourrait jamais comprendre. Son secret, qui la hantait depuis son arrivée à Florence, elle devrait l'enfouir en elle. Profondément. Le recouvrir de jolies choses sans importance comme cette promenade avec Marco. De manière à ce que personne ne puisse le découvrir, le lui voler. De manière à ce qu'elle puisse continuer, et vivre. Libre, pour un temps du moins, ici, à Florence. »

Nina a quitté Paris sur un coup de tête pour venir s'installer dans ce bed & breakfast du centre de Florence, tenu par son amie de toujours, Hannah. Mais les retrouvailles des deux femmes ne sont pas à la hauteur de leurs espérances : Hannah est aux prises avec sa sorcière de belle-mère et ses problèmes de couple ; quant à Nina, elle refuse d'expliquer les raisons de sa venue et semble fuir la réalité, préférant se laisser distraire par les délices florentins au bras de Marco, un Napolitain pensionnaire du bed & breakfast. Pourquoi Nina a-t-elle quitté la France aussi subitement ? Quels secrets tente-t-elle de dissimuler ? Sous le soleil de Florence, les parts d'ombre et de lumière de chacun se révèlent tour à tour.



Mélanie Taquet réside à Londres où elle partage son temps entre son travail d'éducatrice et sa passion pour l'écriture et les voyages. *Reste aussi longtemps que tu voudras* est son premier roman.

www.editions-eyrolles.com
Groupe Eyrolles | Diffusion Geodif

Création Studio Eyrolles d'après © Colin Anderson / Getty images
Photo de l'auteur : © FelicienDelorme

Code éditeur : 656890
ISBN : 978-2-212-56960-5

**Reste aussi longtemps
que tu voudras**

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Avec la collaboration de Nolwenn Tréhondart.

Cet ouvrage est paru dans une première édition
publiée par Librinova en 2017.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2018
ISBN : 978-2-212-56890-5

MÉLANIE TAQUET

**Reste aussi longtemps
que tu voudras**

● Roman
EYROLLES

*Che bella Firenze, le sere d'estate,
Le luci del centro, le nostre risate...
Beh, ma cosa vuoi che ti dica?
Ti voglio bene, anche se ormai è finita...*

Brunori Sas, «Lei, Lui, Firenze»,
vol. 2 *Poveri Cristi*.

Premier Mouvement

Crescendo

1

Ses talons résonnaient sur le lino alors qu'elle avançait d'un pas traînant ; à la voir, on s'attendait presque à entendre trombones et violons jouer une marche funèbre dans ce grand couloir froid. Les gens la dépassaient, exaspérés : il y en a qui ont un avion à prendre si cela ne vous dérange pas ! Le roulement des valises qui glissaient accompagnait les commentaires désobligeants des passants.

Un vrombissement assourdissant la cloua sur place et l'homme qui la talonnait la percuta brutalement. Marmonnant un mot d'excuse à la silhouette qui s'éloignait déjà, Nina Tissier colla son nez aux carreaux. De l'autre côté de l'immense baie vitrée du terminal 2G de l'aéroport Charles-de-Gaulle, un avion décollait.

Le spectacle lui retourna l'estomac. Par quel miracle tenaient-ils en l'air ? se demanda-t-elle, en regardant le lourd oiseau d'acier rapetisser jusqu'à disparaître, avalé par les épais nuages gris qui tapissaient le ciel. Cette question l'avait toujours obsédée, même si une petite voix rationnelle lui soufflait « vitesse », « aspiration de l'air » et d'autres détails techniques incompréhensibles. Ce n'était juste pas *normal*.

Prenant une grande inspiration, elle continua son chemin de croix vers la porte G26. La file d'attente serpentait jusqu'au milieu de l'allée principale. Elle se plaça à la suite d'un quinquagénaire qui buvait son café, *Le Figaro* sous le bras. Celui-là même qui l'avait bousculée quelques instants plus tôt. Il l'ignorait royalement, mais elle était habituée à passer inaperçue : avec son

corps menu et son look jogging-pull *oversize*, elle n'était pas le genre de femme qui faisait tourner les têtes. Petit à petit, la file s'émacia, laissant apparaître deux hôtesses impeccablement coiffées et aux zygomatiques surentraînés. La plus proche lui demanda :

— Votre carte d'embarquement et votre pièce d'identité, s'il vous plaît, mademoiselle.

Comment parvenait-elle à parler aussi distinctement avec ce sourire figé ? Mystère, pensa la jeune femme en s'exécutant.

— Oh, Nina, quel joli prénom, comme ma nièce ! Merci, bon vol ! lui lança l'hôtesse.

Le sourire de Nina se mua en une grimace peu avenante alors qu'elle déglutissait péniblement. Elle franchit les portes automatiques, suivit les indications des agents et le marquage au sol, fit à nouveau la queue au pied de l'appareil, monta les marches une à une, salua d'autres hôtesses tout aussi impeccablement coiffées, manqua s'assommer en rangeant sa valise dans le coffre au-dessus de sa tête, obligea les deux passagers déjà installés sur sa rangée à se relever, marcha sur le pied de l'un et les affaires de l'autre, s'assit sur le siège 5F, posa son sac à main sur ses genoux, et respira un grand coup.

« Mesdames et Messieurs, bienvenue à bord de ce vol Air France 5071 à destination de Florence-Peretola. Le temps de vol est d'environ une heure trente-cinq minutes... »

La gorge nouée, Nina positionna son casque audio sur ses oreilles et sélectionna dans son lecteur la *playlist* baptisée « Angoisses aériennes ». Elle n'aimait pas prendre l'avion, depuis toujours. Mais, aujourd'hui, après ce qu'elle venait de faire, la panique était au rendez-vous. Sa respiration était hachée, nerveuse. « Je suis calme et détendue », murmura-t-elle à voix basse. *Et crétine de prendre l'avion alors que je suis morte de trouille. Ne pas y penser. Je suis calme et détendue. Calme et détendue. Calme et... VLAM!*

Elle sursauta. Les portes étaient dorénavant scellées. Hermétiquement.

Les deux hôtesse se placèrent en début et en milieu de rangée; une voix préenregistrée demanda l'attention des passagers pendant les démonstrations de sécurité. Nina avait l'impression de regarder des robots inexpressifs au chignon propre exécuter une piètre version de la *Macarena*. Très rassurant. Le cours de coiffure était-il inscrit au programme de la formation d'hôtesse? Parce que, là, avoir de cheveux aussi parfaits, c'était limite suspect.

À sa grande déception, elles ne conclurent pas leur démonstration par un «héééé Macarenaaaa», mais passèrent dans les rangs pour vérifier que les passagers avaient bien attaché leur ceinture et éteint leurs appareils électroniques. Nina fit semblant d'obtempérer, mais garda secrètement son casque autour du cou, le volume à fond. C'était la meilleure solution qu'elle avait trouvée jusqu'à présent pour s'éviter une crise cardiaque.

Pendant longtemps, elle avait coopéré religieusement aux injonctions des hôtesse, persuadée que son lecteur MP3 pouvait, d'une façon ou d'une autre, provoquer un crash s'il restait allumé au décollage. Mais, à une soirée, un ami de Julien, pilote de ligne, lui avait expliqué qu'il s'agissait simplement de rester alerte et attentif aux consignes de sécurité du personnel navigant en cas de problème. *On ne peut pas se montrer plus réceptif à la sécurité que moi, avec ou sans Chopin*, se dit Nina, en vérifiant par le hublot que les réacteurs n'étaient pas en feu.

Quant au téléphone portable, le problème ne se posait pas : celui-ci était éteint depuis qu'elle avait quitté son appartement parisien. Elle n'avait même pas prévenu Hannah de son arrivée. Nina se rassura. C'était probablement mieux ainsi. Que dire? Comment lui annoncer?

L'avion se mit en position sur la piste. Les réacteurs commencèrent à rugir, l'appareil avança, prit de l'élan, puis quitta la terre. Nina s'enfonça dans son siège et se mit à compter à voix basse, cramponnée aux accoudoirs. *Un, deux, trois, quatre, cinq...* Elle essayait de se raisonner. *Je suis à cinq rangées de l'issue de secours la plus proche... Ce bruit-là, c'est le train d'atterrissage qui*

se replie... Cet autre bruit, c'est mon cœur qui bat trop vite, trop fort... La secousse, c'est parce qu'il y a du vent... Tout est normal... Je suis calme et détendue...

Elle pensa au nombre d'avions qui volaient en ce moment même dans le monde. *Chaque jour, c'est la même chose, ils décollent et se posent sans problème. Je prends plus de risques le matin en conduisant ma voiture... Vingt-huit, vingt-neuf, trente... Je suis calme et détendue...*

Malgré la peur, elle ne pouvait s'empêcher de regarder par le hublot. Fascinée et terrifiée à la fois, elle respirait doucement en contemplant les paysages qui défilaient. *Quarante-trois, quarante-quatre, quarante-cinq...* Le sol s'éloignait, les bâtisses imposantes de la campagne parisienne lui rappelaient les Lego de son enfance. À quatre-vingt-deux, les premiers nuages balayèrent la carlingue.

Une question parasitait son décompte : *si on s'écrase, ai-je une chance de m'en sortir ? Ne pas y penser ! Je suis calme et détendue... Cent sept, cent huit, cent neuf, cent dix...* La jeune femme se concentrait sur sa respiration et sur les chiffres qui défilaient lentement dans sa tête. Elle essayait de les matérialiser, de les toucher. Ses doigts étaient blancs et contractés, sa nuque tendue. Elle jetait des coups d'œil anxieux en direction du personnel de bord, qui avait désormais tiré le rideau bleu. *Je suis calme et CONNE ! Non ! Détendue ! Je suis calme et détendue,* tentait-elle de se persuader alors que son corps raidi amortissait les secousses de l'appareil. Ils traversaient l'épaisse couche nuageuse qui recouvrait la France et des scénarios catastrophes troublaient son exercice de relaxation : aile qui se cassait, avion qui se désintégrait en plein vol, réacteur qui explosait...

Soudainement, une pensée étrangère s'insinua en elle, levant un voile sur son angoisse. *Voilà.* Elle était partie. Sans trop savoir ce qu'elle allait trouver. Plus de marche arrière possible. Elle s'étonna de ne rien ressentir. Ni culpabilité ni remords. Mais

elle savait que son stress aérien avait tendance à phagocyter toute autre émotion. Elle reprit sa respiration. Recommença à compter. *Cent soixante-quatre, cent soixante-cinq...*

— *Are you okay?* s'enquit sa voisine, une Américaine d'environ soixante ans, épaisse, à la voix rauque et au regard chaleureux.

Les voisins d'avion revêtaient une importance particulière pour Nina. Elle savait qu'ils seraient, en toute probabilité, les dernières personnes qu'elle verrait avant de mourir dans d'atroces souffrances. Elle les préférait charnus, parce qu'il lui semblait plus plaisant de perdre la vie dans une moelleuse paire de bras douillet.

— *Oh yes, don't worry, I'm just scared of flying*, lui répondit-elle dans un sourire crispé et un anglais parfait. *J'ai juste peur de l'avion.* À ce moment-là, le signal lumineux de la ceinture s'éteignit. Déjà, on entendait le clicliclic des boucles de ceinture qui sautaient. Les premiers passagers commencèrent à se déplacer, notamment le quinquagénaire pressé qui effectuait des exercices d'étirement au beau milieu de l'allée, une tasse en carton fumante à la main. Nina savait que, statistiquement, la majorité des accidents aériens se produisait pendant les phases de décollage et d'atterrissage, mais elle ne parvint pas à se détendre pour autant. L'Américaine continuait :

— Mon mari aussi a peur de l'avion. Il est assis là-bas. D'ailleurs, c'est pour ça qu'on ne se met pas côte à côte, il est tellement stressé qu'il me rend nerveuse. Vous venez d'où, vous? Nous, de Seattle, quatorze heures d'avion jusqu'à Paris. C'était long! Heureusement, j'ai bien dormi, je dors toujours bien en avion. Puis, là, encore une heure et demie jusqu'à Florence. Mais ne vous inquiétez pas, ce n'est rien du tout! L'important, c'est de bien respirer, et d'essayer de se détendre! Vous venez faire quoi à Florence? Nous, nous allons visiter la famille, car mon mari et moi avons des origines italiennes...

— Madame, bonjour! Thé, café, boisson fraîche?

L'arrivée providentielle de l'hôtesse coupa court au monologue de l'Américaine, qui commanda un Coca Light et un sandwich au saumon. Nina se contenta d'un verre d'eau. Elle en profita pour revisser son casque sur ses oreilles et prendre un air très absorbé en contemplant la vue à travers le hublot. Le soleil brillait d'une chaleur froide dans l'azur du ciel, et l'ombre de l'appareil entachait le blanc immaculé des montagnes nuageuses. Elle aurait tenté d'attraper du bout des doigts cette intrigante crème chantilly, si ses boyaux n'avaient pas été aussi vrillés par l'angoisse. Du coin de l'œil, elle voyait que sa voisine essayait de capter son attention. Son triple menton remuait comme de la gelée au moindre mouvement, une grosse goutte de mayonnaise pendait à la commissure de ses lèvres.

Nina ferma les yeux et essaya de ne pas penser. Elle n'avait pas envie de discuter, pas envie de réfléchir, pas envie de répondre à des questions. Que venait-elle faire à Florence ? La réponse s'imposerait d'elle-même. Elle sentait son malaise grandir comme un trou noir et engloutir tout le reste. Elle l'ignora, Chopin l'enveloppa. *Concerto pour piano n° 2 en fa mineur*. La culture musicale de Nina n'était pas très large, surtout en matière de musique classique, mais les mélodies du compositeur polonais avaient démontré une capacité (insoupçonnée à son époque) à calmer ses angoisses aériennes. Elle se laissa porter par les notes et sombra dans un demi-sommeil, sans pour autant oublier que seules quelques plaques de métal la séparaient du vide. Son corps menu s'arquait à chaque secousse.

L'une des hôtesse interrompit sa méditation :

— Madame, nous sommes en train de commencer la phase d'atterrissage, merci de relever votre siège et d'éteindre votre lecteur MP3, s'il vous plaît.

Nina sortit de sa torpeur et s'étira, inspirant et expirant doucement en guise de préparation. Comme au décollage, elle garda discrètement son Chopin autour du cou. Elle se concentra sur la spirale hypnotique des notes de musique lorsque le vent fit bouger la carlingue. Dehors, les toits rouges et les façades

ocre grandissaient au fur et à mesure que l'appareil descendait. L'Américaine lui parlait, Nina souriait gentiment en faisant semblant d'écouter. La piste était courte, le freinage fut brusque. Mais l'excitation qui fleurissait en son sein étouffait peu à peu l'angoisse froide qui l'habitait. Elle resta bien calée au fond de son siège, attendant que la bousculade des passagers trop pressés s'atténue. Ils n'étaient plus qu'une dizaine lorsqu'elle sortit de l'appareil. C'était l'après-midi, l'air était plutôt doux, même si ses longues boucles châtaines virevoltaient dans une légère brise. Nina retira prestement sa veste. Les passagers débarqués montèrent dans un bus bondé qui les amena à la zone des arrivées. La jeune femme salua l'Américaine d'un sourire bref, bouscula par inadvertance le quinquagénaire qui s'était soudainement arrêté dans sa course pour reprendre un café, et passa les portes automatiques de l'aéroport.

Le ciel de mars éclairait Florence d'une lumière dorée qui réchauffait les pierres et les corps. Sur le trottoir, une longue file de personnes guettait l'arrivée des taxis. La jeune femme prit sa place au bout, cherchant maladroitement dans son sac à main le petit morceau de papier où elle avait noté l'adresse d'Hannah. Ne restait plus qu'à croiser les doigts.

Un taxi s'arrêta à sa hauteur. Le chauffeur sortit du véhicule, haussa un sourcil lorsqu'il souleva la valise avec une étonnante facilité. Elle ne comprit pas ce qu'il lui demandait. Il lui posa la question une deuxième fois, dans un anglais empreint d'un fort accent italien : « *To go wherre??* » Ah oui, l'adresse. Elle lui tendit le bout de papier griffonné. Il hocha la tête, elle s'installa sur la banquette arrière.

Ce fut ainsi que Nina fit connaissance avec Florence. Le chauffeur commettait infraction sur infraction, roulait trop vite, freinait brusquement, mais elle était grisée. Les klaxons, les *vaffanculo* et autres *stronzo* semblaient ponctuer chacune de ses phrases, les deux-roues déboulaient dont on ne savait où, les balades à la radio dégoulaient comme une motte de beurre sur les plages de Palavas un 14-Juillet... L'Italie, pour la première

fois. Les deux mains fermement accrochées à la poignée, elle dévorait des yeux cette effervescence. Le chauffeur interrompit sa concentration.

— *Wherre arre you frrrom?*

— France.

— Ah si, jé parrle ouun pou Frrrançais! C'est voutre proumière fois à Firenze?

— Oui.

— Firenze, c'est la plous belle villé dou monde! Très rouman-tique! Il est où, voutre amoureux? Firenze, c'est la villé des amoureux!

— Je croyais que c'était Venise?

— Non, Venise, c'est très joulie, mais c'est ouun peu come ouun mousée. Firenze, c'est la *vita, l'amore!*

— *L'amore...* murmura Nina.

Quelle belle promesse.

Au même moment, ils manquèrent renverser un groupe de piétons inattentifs. La voiture fit une embardée et le chauffeur enfonça le klaxon. Quelques rues plus loin, la vue s'ouvrit sur un bâtiment immense, surmonté d'un dôme gigantesque. Nina lâcha un « ooh » de surprise, ébahie par la majesté du Duomo, qu'elle reconnaissait d'après les cartes postales envoyées par Hannah. La façade de marbre étincelait, les bâtiments qui bordaient la place semblaient s'incliner devant la magnétique coupole rouge. Le chauffeur s'amusa de sa stupeur.

La plus belle ville du monde. Je ne sais pas si c'est vrai, mais bon, ça en jette pas mal quand même. Le taxi s'immobilisa cinq minutes plus tard, et le chauffeur poussa une exclamation en italien qui sonnait comme « chie siamois ». Nina le regarda avec circonspection.

— *Ci siamo!* C'est commé « Et voilà », hurla-t-il pour couvrir le bruit de la radio.

Il l'aïda à sortir la valise du coffre.

— C'est bien dé voir oune femme qui né prend pas boucoup d'affaires ! Quand jé voyagé avec ma femme, elle prend toujours trois *valigie* !

Nina régla la course et la voiture disparut dans un crissement de pneus. Elle se retrouva seule sur le trottoir, sa valise à la main. C'est alors qu'une sensation de panique jaillit du fin fond de ses entrailles. La boule qu'elle enfouissait depuis qu'elle avait claqué la porte de son appartement surgissait là, fulgurante, la saisissant d'effroi. Un instant, elle vacilla, étourdie par l'ampleur des événements. Elle refoula cette pensée aussi loin qu'elle le put. Envolee, l'euphorie qui l'avait accompagnée jusque-là.

Nous y voilà. Chie siamois, comme avait dit le chauffeur. Elle prit une longue inspiration et, la démarche pleine d'une feinte détermination, remonta le pavé à la recherche du numéro 32.

La ruelle était étroite et les hauts immeubles jaune foncé atténuaient la luminosité. Elle s'arrêta devant une grande porte cochère verte. À droite, une plaque dorée indiquait : *Bed and breakfast La Dolce Vita*. Tout un programme. Elle tendit le doigt vers la sonnette mais une pensée retint son geste. Et si Hannah n'était pas là ? Après tout, cela faisait déjà trois ans qu'elles ne s'étaient pas parlé. Il fallait qu'elle soit là. Mais si ce n'était pas le cas ? Nina serait obligée de retourner à Paris... Ce serait un signe. Son cœur se serra soudainement si fort qu'elle en eut le souffle coupé. Elle balaya cette possibilité d'un mouvement de tête. Non. Hannah serait là. Il fallait qu'elle soit là. Il le fallait. Rentrer n'était pas envisageable, pas après ce qui... ce qu'elle... Elle n'avait plus le choix. Nina inspira, sonna. Et attendit.

Une porte claqua à l'intérieur du bâtiment ; le martèlement sourd et régulier d'un bruit de pas se fit entendre. Enfin, la porte s'ouvrit sur une petite femme aux cheveux blancs relevés en un chignon lâche dont quelques mèches folles s'échappaient (elle n'avait probablement pas été hôtesse de l'air dans sa jeunesse, conclut Nina). Ce n'était pas Hannah non plus,

constata-t-elle. La vieille la dévisagea d'un air sévère et lui aboya dessus en italien. La jeune femme n'aurait su dire si c'était son expression impénétrable ou les sillons qui lui creusaient la peau, mais elle lui faisait penser à ces chiens ridés, les Shar Pei (les yeux tristes en moins). Décontenancée, elle se présenta et lui expliqua poliment en anglais qu'elle recherchait une personne du nom d'Hannah Hunter, qu'elle lui avait donné cette adresse, que c'était une amie.

La mégère opéra un bref mouvement de tête et rentra à l'intérieur. Nina décida de prendre cela pour une invitation et pénétra à son tour dans le bâtiment. Elle avait l'air de connaître le nom d'Hannah, c'était plutôt bon signe.

Le hall donnait sur une petite cour intérieure agrémentée de plantes et d'une fontaine. La lumière qui tombait avec délicatesse au milieu de la cour faisait scintiller l'eau et les murs environnants, mais le bruit ininterrompu de l'onde oppressa Nina. Elles montèrent un massif escalier de marbre. La vieille femme paraissait peiner un peu, même si son corps sec semblait plutôt vigoureux pour son âge et sa carrure. Elle grimpait le dos voûté, ses doigts anguleux noués dans son dos. Son chignon mou retombait sur sa nuque à chacun de ses pas.

À l'étage, elle prit sur la droite et s'aventura dans ce qui ressemblait à un immense appartement. Ses pieds traînaient sur le parquet élimé du couloir. Elle ouvrit une porte sur laquelle étaient placardés les horaires du petit déjeuner. Dans la cuisine, elle lui ordonna d'un geste brusque de s'asseoir à une large table en chêne, puis partit sans ajouter un mot.

Nina resta seule. L'écho de son silence anxieux se répercutait sur le vaisselier massif en chêne sculpté, les placards en bois peint et les appareils électroménagers dernier cri qui l'entouraient. Elle retint son souffle.

Tic-tac, tic-tac, hurlait l'horloge accrochée au mur jaune.

2

Debout dans la file d'attente, Hannah Tarissi-Hunter s'impatientait devant tant d'inefficacité. Si la vie à Florence lui plaisait, il était évident que les Italiens avaient encore quelques progrès à accomplir, notamment en matière d'organisation. Chaque fois qu'elle s'apprêtait à faire les courses, Hannah revêtait son armure afin de garder son sang-froid.

Après avoir tourné pendant vingt-sept minutes autour du centre commercial de l'Esselunga de l'avenue Masaccio, elle avait fini par trouver un endroit où garer sa minuscule Fiat 500. Il lui avait ensuite fallu presque une heure pour réunir l'ensemble des produits de sa liste de courses, et moult allées et venues dans les rayons. Comme à chaque fois, elle pestait contre le mauvais agencement du magasin, le manque de dynamisme du personnel, le désordre créé par les Caddies qui se tamponnaient et les regards aigris des petits-bourgeois de Florence. L'énervement d'Hannah atteignit son paroxysme face à cette caissière molle qui scannait chaque article aussi doucement que possible pour ne pas abîmer ses faux ongles en gel.

Hannah tentait d'évacuer la pression en se projetant dans son pays natal, chez Walmart, où les *pick-up* s'alignaient dans d'immenses parkings et où le personnel était accueillant et serviable, toujours prêt à saisir la liste de courses et à réunir chaque article en moins de temps qu'il ne faudrait à un Italien pour dire *Esselunga*. Les Américains s'y connaissaient peut-être

moins bien en architecture ou en art, mais pour le service, ils étaient passés maîtres.

Il ne restait plus que deux personnes devant elle quand une petite vieille se faufila dans la queue. Chacun s'empressa de la laisser passer. La femme âgée semblait considérer cette attitude comme un dû, elle avançait la tête haute, avare de remerciements. Hannah lui tourna le dos alors qu'elle approchait, dans l'espoir d'arrêter là sa progression. Des raclements de gorge culpabilisateurs l'obligèrent à capituler. La vieille lui jeta un regard noir, et Hannah crut l'entendre murmurer « *scimmia nera* » au moment où elle la doublait. Son cœur bondit dans sa poitrine et elle laissa échapper un cri de stupeur. *Guenon noire*? L'insulte avait été aussi discrète qu'incisive. Elle sentit ses joues s'empourprer et se retourna vers la file pour voir si d'autres personnes partageaient son indignation. Les regards des clients restaient fixés au plafond, sur leur téléphone ou leurs chaussures. Avait-elle rêvé? La vieille se tenait maintenant face à la molle caissière, elle déposait son paquet de speck et sa bouteille de lait sur le tapis roulant, l'ignorant totalement. Ravalant son humiliation, Hannah préféra penser qu'elle avait probablement mal entendu, même si les regards furtifs qui se posaient sur elle semblaient affirmer le contraire.

C'était cela aussi l'Italie, au grand désarroi de l'Américaine. Lorsqu'elle avait épousé Michele (prononcer « Mikélé », et non pas « Michelle » comme l'avaient appelé pendant un temps les parents d'Hannah) et qu'elle avait décidé de s'installer à Florence, elle imaginait surtout le soleil, les ruelles étroites, la chaleur des habitants, les plats de sauce tomate qui mijotaient, les musées et l'Histoire à chaque coin de rue. Les films de Fellini. *La Dolce Vita*, comme ils avaient baptisé leur *bed and breakfast*.

Quelle désillusion lorsqu'elle dut affronter le racisme éhonté de certains Florentins. Ce sentiment d'injustice qu'elle avait si peu connu jusqu'alors lui faisait monter la rage au ventre et les larmes aux yeux.

Bien qu'elle vînt d'une petite ville de Caroline du Sud, ancien État ségrégationniste, sa jeunesse avait été paisible. Certes, il y avait eu cet épisode, au lycée, où Brett Simpson, fils d'un vendeur d'armes local, s'en était pris à elle et à ses parents, traitant sa mère de « pute à nègres » pour avoir épousé un homme noir. Ses camarades s'étaient soulevés pour la défendre et avaient témoigné devant le proviseur afin que Brett soit renvoyé. Leur tentative avait échoué, mais le soutien de ses amis avait profondément marqué la jeune fille qu'elle était. Il en avait été de même à son arrivée en France : l'accueil dont Hannah, alors âgée de vingt-deux-ans, avait bénéficié était exemplaire. Elle avait vite oublié la fois où un homme éméché dont elle avait refusé les avances à la sortie d'une boîte de nuit l'avait traitée de « négresse ». Dans l'ensemble, elle avait été assez épargnée par les jugements sur sa couleur de peau.

Mais l'Italie n'avait pas été tendre et insidieusement avait révélé sa part d'ombre : une insulte lancée à mots couverts dans une file d'attente ou dans la rue, un serveur qui choisit de s'occuper de tous les autres clients, puis de nettoyer le comptoir de son café de fond en comble avant de la servir, un restaurateur qui lui annonce que son restaurant ferme alors qu'il est à peine 20 heures, ou qu'il n'a plus de place quand la moitié de la salle est vide... Heureusement, ces comportements restaient rares, mais l'œuvre de cette minorité agissante avait tendance à gâcher la vie, digne d'une carte postale, qu'elle s'était imaginée.

Hannah était sans cesse partagée entre révolte et indifférence et ne savait jamais quelle attitude adopter : curieusement, elle nourrissait l'étrange impression que la bêtise humaine finissait toujours par l'emporter. La jeune femme ne s'était jamais sentie aussi vulnérable et humiliée que ces dernières années.

Elle s'approcha finalement de la caisse et commença à vider ses deux lourds paniers sur le tapis roulant. Elle adressa un sourire à la caissière. Celle-ci la salua sans conviction, fit mollement passer les articles, prit mollement son argent, et, enfin, lui tendit

la monnaie et son ticket de caisse tout aussi mollement. Hannah s'échappa du magasin aussi rapidement que le lui permettait le poids des sacs à provisions.

Une fois les courses rangées à l'arrière de sa Fiat rouge, elle s'assit au volant, claqua la portière et put enfin laisser sa rage s'exprimer. Elle poussa un cri rauque et profond. Les larmes coulèrent. Où étaient passés ses rêves de *dolce vita*? Elle n'arrivait pas à mettre le doigt sur le moment où tout avait basculé. S'il n'y avait eu que le racisme, elle s'en serait accommodée. Mais sa vie entière était en train de l'entraîner dans une voie qu'elle n'avait pas prévue, et dans laquelle elle n'avait aucune envie de s'engager. La rancœur l'étouffait.

Elle redoutait de rentrer chez elle, de croiser la *Strega*, de devoir une fois de plus affronter Michele et son regard accusateur. Malgré les touristes qui affluaient dans son B&B, malgré Karen et ses autres amies du centre américain, elle se sentait seule, si seule dans cette vie.

Hannah prit une bouffée d'air et rectifia son maquillage dans le rétroviseur. Ce n'était pas le moment de s'apitoyer sur son sort : elle avait un business à faire tourner. Que croyait-elle, que la vie était rose tous les jours? *Get real!* La vie est un combat, et elle était une battante, une *winner!* Ce n'était pas en se lamentant sur le siège de sa Fiat qu'elle allait changer le cours des choses. Dans la vie, il y a ceux qui agissent et ceux qui se plaignent!

Elle se mit deux petites tapes sur chaque joue afin de se ressaisir. Elle regarda autour d'elle, craignant qu'un badaud ait assisté au triste spectacle qu'elle venait de donner. Mais Florence ne s'était pas arrêtée pour si peu.

La Fiat démarra doucement.

3

A travers les étroites fenêtres rectangulaires de la cuisine, Nina détaillait le voisinage et regardait les badauds passer. Dix-sept minutes et trente-deux secondes plus tard (elle avait eu le temps de compter les tics et les tacs), la porte de la cuisine s'ouvrit sur des paquets remplis de provisions, qui laissaient entrevoir l'épaisse chevelure noire d'Hannah. Lorsque celle-ci aperçut Nina, elle poussa un cri de stupeur et lâcha tout pour se jeter dans ses bras. Les œufs n'y survécurent pas.

— *Oh my God! Nina! I can't believe it! What are you doing here?*

Visiblement émue, Hannah étreignit son amie longuement, entamant mille questions qu'elle ne finissait pas. Elle la relâcha comme pour vérifier qu'elle ne rêvait pas. Ses yeux inondés de larmes parcouraient avec incrédulité le visage de l'arrivante. Elle tenta pour la énième fois de formuler une question, mais un hoquet engloutit ses mots ; elle dut se contenter de la serrer à nouveau dans ses bras.

La jeune Française se sentait mal à l'aise. Elle ne s'attendait pas à susciter autant d'émotion et de larmes, bien qu'elle sût son amie très démonstrative. Hannah reprit peu à peu ses esprits et l'excitation finit par retomber. Nina expliqua sa venue d'une voix morne :

— Ça fait si longtemps que je te promets de venir... J'ai décidé de sauter le pas ! Dis donc, tu sembles être bien ici. La ville est magnifique et il fait plus beau qu'à Paris, crois-moi ! Le B&B a l'air charmant.

— Oui, j'ai pas à me plaindre... Même si c'est pas tous les jours *la rose*, répondit Hannah dans un français ponctué de quelques fautes, avec cet accent délicieux qui laissait deviner ses origines américaines. Depuis que la *Strega* s'est installée ici surtout... Elle avait prononcé ce mot avec aigreur, «la sorcière». C'est *le* mère de Michele, une femme au cœur en or, paraît-il, mais j'ai l'impression que cet or est resté enfoui bien au fond de *le* mine, si tu veux mon avis.

Nina fit le lien avec celle qui lui avait ouvert les portes du B&B quelques instants plus tôt.

— Oui, j'ai eu le plaisir de la rencontrer, si je peux parler ainsi.

Hannah afficha une mine déconfite.

— Je sais, c'est pas bon pour le *business*. Quand les clients arrivent, je m'arrange pour toujours être à *le* maison pour les accueillir. Ses manières font fuir les gens. Mais c'est pas le moment de parler de ça! Alors, dis-moi tout! Tu as enfin réussi à prendre du temps loin du journal? Pourquoi tu n'as pas appelé?

— Pour tout te dire, je ne sais pas vraiment. Mais, tout d'abord, as-tu une chambre disponible pour moi? Ou je dois réserver ailleurs? Je te payerai, c'est évident.

— Non, mais tu plaisantes, j'espère, *darling*! Reste aussi longtemps que tu voudras! Et je ne vais pas te faire payer quand même! Après toutes ces années passées ensemble sur *le* banc de la fac, et toutes les fois où tu m'as accueillie chez toi... Tu es là pour combien de temps?

— Je... Je ne sais pas vraiment. Je pourrais rester peut-être trois semaines, un mois... Si ça te va, bien entendu.

La voix de Nina s'éteignit tandis qu'une lueur d'inquiétude traversait le regard d'Hannah. Celle-ci lui prit les mains dans un geste maternel.

— Tu n'es pas venue avec Julien? Comment va-t-il?

— Ça va, je... J'avais juste besoin de vacances, je crois.

La réponse de Nina était sans appel. La jeune Américaine secoua sa crinière d'un air hésitant. Un rayon de soleil qui filtrait par la fenêtre soulignait sa peau mate. La trentaine lui seyait et sa personnalité lumineuse aidait à chasser les ténèbres qui envahissaient les pensées de Nina.

— *Okay*, je ne veux pas t'embêter avec *mon* question, surtout que j'ai plein de choses à gérer. Mais si tu es d'accord, je vais te montrer une chambre au second, la chambre *Volterra*. On évite de la louer, car on a envie de faire de la *redécoration* dedans. La fin de l'hiver est plutôt calme, tu peux y rester le temps que tu veux.

Secondée par Nina, la jeune femme ramassa les courses étalées sur le sol, puis elles gagnèrent les étages supérieurs. Hannah expliqua à son amie que le B&B était composé de neuf chambres, réparties sur deux niveaux. Toutes portaient le nom d'une ville toscane, que Nina apprendrait plus tard à localiser sur l'immense carte qui décorait le couloir du rez-de-chaussée. *Siena*, *San Gimignano*, *Pisa* et *Livorno*, au premier étage, étaient les chambres les plus grandes, avec un lit double et un canapé convertible ; *Volterra*, *Grosseto*, *Arezzo*, *Piombino* et *Lucca*, au second, étaient de taille plus modeste. Toutes bénéficiaient d'une salle de bains privative. Les chambres du premier possédaient aussi leurs propres toilettes, tandis que celles du second partageaient deux cabinets sur le palier. La *Strega* occupait la *San Gimignano* depuis la mort de son mari. La chambre voisine, *la Livorno*, était celle d'Hannah et Michele. En plus des touristes, ils accueillait de façon quasi permanente un Italien du sud qui travaillait à Florence depuis près de deux ans et dont les frais de logement étaient pris en charge par sa compagnie.

Au rez-de-chaussée, Nina trouverait la cuisine et une salle commune, ainsi que des toilettes, la buanderie et le bureau d'Hannah. Si, de l'extérieur, le bâtiment ne payait pas de mine, Nina fut impressionnée par l'espace qu'il offrait. L'endroit était un vrai palace, décoré avec goût et sobriété.

— Et ça va, le *business* tourne bien ?

— Oh, tu sais, il y a des hauts et des bas. J'essaye d'orienter le marketing vers les Américains, mais nous avons aussi *un* clientèle très européenne. D'ailleurs, cette semaine, *un* famille allemande et un couple de Suédois très sympathiques qui célèbrent leur vingtième anniversaire de mariage occupent les chambres *Lucca* et *Arezzo*. La saison hivernale est toujours plus calme, mais les beaux jours ne vont pas tarder à arriver, et, avec eux, je l'espère, les touristes. L'avantage qu'on a par rapport à d'autres, c'est d'être proche du centre-ville. En dix minutes à pied, tu es à l'église Santa Croce ou au Duomo ; en quelques heures, tu as fait *la* tour des principaux sites touristiques sans avoir déboursé *une* centime pour le transport.

Elles traversèrent un long couloir, dont l'épaisse moquette pourpre assourdisait leurs pas, et s'arrêtèrent devant une porte vernie en bois foncé. Une élégante plaque en métal indiquait *Volterra*. Hannah sortit un jeu de clés de sa poche.

— Je pense que tu te pliras ici, c'est très calme, tu verras. L'insonorisation est parfaite, et le lit très confortable. Ah, j'ai failli oublier de te dire ! s'exclama Hannah en pointant du doigt la porte-fenêtre au bout du couloir. Par là, il y a *le* terrasse de toit. Va y faire un tour dès que tu en auras l'occasion, c'est *une* très bel endroit !

La porte s'ouvrit et les deux femmes entrèrent dans la pièce.

— Ne fais pas attention, comme je t'ai dit, nous voulons changer *le* décoration. C'est très vieux, c'est pas joli... Les toilettes sont sur le palier, ajouta-t-elle en désignant le couloir, sur la gauche.

— Ne t'inquiète pas pour ça, tu sais, répondit Nina en observant la tapisserie fanée, d'un vert grisâtre. Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un lit, d'une douche et d'un peu d'espace pour poser mes affaires. C'est déjà généreux de ta part de m'accueillir comme ça alors que je débarque sans crier gare.

Hannah balaya la remarque d'un geste de la main. Elle s'éclipsa après lui avoir remis les clés et indiqué qu'ils dîneraient vers dix-neuf heures trente. Son départ laissa dans la chambre un léger sillon de parfum épicé qui reconforta Nina. Celle-ci posa sa valise sur le couvre-lit de laine. S'assit à côté. Poussa un soupir de soulagement. Tout s'était bien passé. Mieux que prévu.

Elle explora rapidement la chambre, qui était modestement meublée : un lit, une commode en bois un peu amochée, une penderie, un fauteuil vieillot. La peinture s'écaillait au plafond à cause de l'humidité. S'il était vrai que la déco était un peu passée, la jeune femme trouvait la chambre tout à fait correcte, et la situation inespérée. Après tout, elle n'avait pas vu son amie depuis trois ans. Et il s'en passe des choses en trois ans...

Elles avaient quitté la fac de Montpellier dix ans plus tôt, et pendant les premières années, avaient continué à se voir régulièrement. Nina avait rencontré la famille d'Hannah en Caroline du Sud, et la jeune Américaine avait passé la plupart de ses vacances sous le soleil de la côte méditerranéenne, d'où Nina et sa famille étaient originaires. Voilà quatre ans Hannah avait rencontré Michele. Leur mariage avait été célébré aux États-Unis pour que Laura, la mère d'Hannah, atteinte d'un cancer, puisse y assister. Bien leur en avait pris, car Laura était décédée peu de temps après. Nina, qui finissait alors sa thèse, n'avait pu faire le déplacement. Quelques mois plus tard, les jeunes mariés s'établissaient à Florence, achetaient un immeuble et créaient *La Dolce Vita*. En y songeant, Nina trouvait cette décision quelque peu précipitée, mais elle connaissait Hannah, c'était certainement sa façon de faire face aux événements. Elle avait toujours été une fonceuse.

Avec le temps, la douce insouciance des années étudiantes s'était étiolée. Nina aussi avait poursuivi son chemin, et après son doctorat à l'Institut français de presse, avait entamé une carrière dans un quotidien national. Les deux amies avaient continué de se donner des nouvelles en s'appelant une ou deux fois par an et grâce aux cartes de vœux envoyées à la nouvelle année. La

dernière fois qu'elles s'étaient vues, c'était à la terrasse d'un café parisien, à la pause déjeuner de Nina, trois ans auparavant. La jeune femme s'était sentie coupable à l'époque tant elle avait eu du mal à entretenir la conversation.

Sur la commode, elle feuilleta une brochure touristique qui vantait les mérites des excursions en Toscane. Elle trouva aussi un livret d'accueil qui détaillait le règlement et les horaires du B&B. Sur la dernière page, Hannah et Michele posaient sous un soleil radieux, un fier sourire aux lèvres. Que de chemin parcouru ! Si la vie les avait éloignées, cela n'empêchait pas Nina d'être heureuse pour son amie, elle était admirative de sa réussite. Elle n'en avait jamais vraiment douté : la fortune avait toujours souri à Hannah.

Elle se souvenait encore avec émotion de leur première rencontre. Hannah était arrivée en retard dans l'amphi et s'était jetée sur le premier siège disponible. Elle avait pratiquement vidé son sac à la recherche d'un stylo et d'un papier et causé un tel boucan que l'enseignant s'était interrompu pour lui lancer un regard outré. Nina s'était impatientée et lui avait donné de quoi écrire : et voilà, une seule pimbêche dans l'amphi et il fallait qu'elle s'asseye à côté d'elle ! Elle avait fait mine d'ignorer le grand sourire reconnaissant et les yeux pétillants de sa voisine pour se concentrer sur le cours de civilisation américaine. Mais c'était peine perdue. Hannah était définitivement trop vivante et attachante et, petit à petit, Nina s'était laissé emporter par ce tourbillon de vie et de rires.

Les deux amies s'apportaient un équilibre mutuel : Nina, la sage, la studieuse, la méticuleuse, la réfléchie ; Hannah, la douce folle, la spontanée, la généreuse, la séductrice. Leur amitié était si intense que l'Américaine refusa de rentrer aux États-Unis lorsque les trois mois de son échange universitaire s'achevèrent. Après l'expiration de son visa, elle vint habiter durant deux années chez Nina dans son seize mètres carrés de la cité du Triolet. L'expérience scella définitivement leur amitié. Elles partagèrent une vie, un monde. Les rires, les

chagrins d'amour, le stress des examens, les déboires administratifs, les engueulades, les soirées... Hannah avait présenté Julien à Nina ; Nina avait aidé Hannah à frauder pour qu'elle puisse terminer sa licence LEA en France. Chacune avait dévié la trajectoire de l'autre, comme deux comètes qui se croisent dans un ciel d'été.

Sa licence en poche, Hannah était repartie aux États-Unis et avait trouvé un boulot à l'office de tourisme de Charleston, tandis que Nina continuait ses études de journalisme à Paris. Elles avaient eu, un temps, le monde au bout des doigts et des rêves plein la tête.

Après avoir rangé ses affaires dans la commode, Nina s'allongea, saisie de fatigue. Ce n'était que le début de son périple, mais la situation s'annonçait mieux qu'elle l'avait espéré. Elle se sentait en sécurité, accueillie. La France lui parut soudain si loin, comme dans un songe.

La nuit avait commencé à tomber sur les rues florentines lorsqu'elle se réveilla. Une sensation étrange lui titillait l'estomac. Elle se rendit compte qu'elle avait faim. Pour la première fois depuis... des mois ? des années ? Cette pensée lui redonna le sourire.

La jeune femme s'étira paresseusement, fit un saut dans la salle de bains pour se rafraîchir avant de descendre à la cuisine. Alors qu'elle était sur le point de tourner la poignée, un bruit arrêta son geste. Des voix de femmes s'élevaient. Une dispute. La *Strega* à l'œuvre, en déduisit-elle. Dans l'entrebâillement, elle vit Hannah penchée au-dessus du plan de travail, le corps tendu. Nina devinait le visage fermé de son amie, loin de sa jovialité habituelle. Elle toqua doucement. Hannah fit volte-face et afficha un sourire de convenance. La vieille se leva en maugréant et marcha lentement jusqu'au seuil où se tenait encore Nina. Elle passa sans la regarder, la bousculant légèrement au passage. Le frottement austère de ses chaussons s'éloigna.

Hannah haussa les épaules en guise d'excuses.

— Ne fais pas attention, c'est toujours comme ça.

Nina offrit à son amie un sourire compatissant mais Hannah resta coite. Elle n'arrivait pas à parler, et se retourna rapidement vers le plan de travail, absorbée par la découpe minutieuse des tomates. Nina lui posa une main sur l'épaule. Hannah se raidit à son contact, puis enchaîna en lâchant brusquement le couteau :

— Je ne comprends pas pourquoi c'est si difficile. Pourtant, tu me connais, je m'entends avec tout le monde ! Même *ton* mère m'adore ! Mais avec elle, non, ça ne veut pas, et je ne sais pas ce que je dois faire... J'ai tout essayé, et ça fait presque trois ans que ça dure !

Elle essuya une larme du revers de sa manche et renifla de colère.

— Michele, il pense que c'est ma faute, que je ne fais pas l'effort, que c'est à moi d'essayer, mais je fais ce que je peux... C'est elle qui veut pas... Je...

Sa phrase se noya dans un sanglot. Nina enlaça son amie qui pleura un instant sur son épaule, avant de se dégager. Nina jeta un œil à la cuisine, par pudeur.

— Je peux t'aider à quelque chose, *petite* poulet ? lui proposat-elle avec un regard malicieux.

Hannah leva la tête et ne put retenir un sourire, qui se transforma rapidement en un éclat de rire. La *Petite Poulet Crew*, voilà comment elles s'étaient surnommées à l'époque. L'origine de ce surnom restait obscure, même s'il semblait évident que sa naissance remontât à une soirée très arrosée. L'histoire s'était perdue, mais la seule évocation du nom suffit à rendre à Hannah sa joie de vivre.

La taille ceinte d'un tablier et armée d'un couteau en céramique, Nina assista son amie dans la préparation du dîner. Au menu, *spaghetti al pomodoro*. Elle prononça la phrase à voix haute,

avec son meilleur accent italien. On ne pouvait rêver plus gros cliché pour son premier soir en Italie : des spaghettis à la sauce tomate, pensa la jeune femme, un plat aux couleurs du drapeau !

Pendant qu'elle découpait les tomates en dés, Hannah lui décrivit les tâches qui lui incombaient pour faire tourner *La Dolce Vita* : entre la gestion des réservations, la communication et la publicité, l'accueil des clients, le ménage et la lessive, les courses et la cuisine (sans parler de sa belle-mère acariâtre), Nina se demanda comment son amie parvenait à rester sereine. Hannah lui confessa que, la saison dernière, elle avait dû embaucher la petite-fille de l'épicier d'à côté pour l'aider.

— Pour ce qui est de la cuisine, le petit déjeuner est servi de sept à dix heures ; le reste du temps, elle est fermée aux *guests*. Mais, évidemment, toi, tu viens quand tu veux ! dit-elle en faisant glisser les aliments de sa planche dans la poêle.

Les tomates frémirent dans l'huile chaude. Hannah y ajouta les oignons finement hachés, une pointe d'ail et quelques feuilles de basilic. Elle attrapa une bouteille de vin dans le réfrigérateur.

— Tu peux garder ce que tu veux au frigo, il te suffit d'étiqueter le tout et d'être vigilante pour les dates d'expiration. C'est comme ça que fait Marco, tu sais, notre locataire permanent. Et, bien entendu, tu peux dîner avec nous quand bon te semble, il te suffit de me le faire savoir dans la journée.

Michele fit son entrée au moment où Hannah sabrait la bouteille de prosecco. Nina ne l'avait vu qu'en photo, et fut impressionnée à la fois par sa carrure et son sens très approprié du timing : la porte s'était ouverte à l'instant même où le bouchon avait sauté. Du haut de son mètre quatre-vingt-dix et de sa centaine de kilos, il arborait un crâne rasé et une mâchoire robuste. D'allure sportive, il semblait bâti tout en muscles, mais sa panse attestait d'une nature épicurienne. La jeune femme se demanda comment la personne si chétive qui lui avait ouvert la porte plus tôt dans la journée avait pu porter un jour en elle un ours pareil. Si ses

yeux étaient doux, il semblait avoir hérité de la petite bouche pincée de sa mère. Un tapis de fins poils noirs recouvrait sa peau méridionale – là aussi un legs maternel, nota Nina.

Hannah les présenta l'un à l'autre. Michele parlait un français correct. Il souriait peu, mais son visage expressif et les rides qui décoraient le coin de ses yeux noirs témoignaient d'un tempérament bienveillant. Cependant, il coupa court à la conversation et s'adressa en italien à Hannah, sur un ton vif malgré la présence de Nina. Le ton monta jusqu'à ce que Michele claque la porte.

Hannah jeta un regard désolé à son amie.

— Il m'en veut car *son* mère a décidé de prendre le repas dans sa chambre. Il pense que j'ai encore dit ou fait quelque chose. Quoi qu'il arrive, il lui donne toujours raison. Mais je te jure, c'est elle, toujours, qui me critique ! Du matin à *le* soir, elle passe son temps à hanter les couloirs, oisive, et s'en prend toujours à moi !

Sa voix trembla un peu, et Nina eut un geste de soutien envers son amie. Celle-ci secoua la tête, sourit et avala une grande gorgée de prosecco.

— On ne va quand même pas la laisser gâcher *le* fête !

Nina trinqua à la décision de son amie, grisée par le vin et l'odeur acide et sucrée de la tomate. L'huile d'olive ajoutait une touche chaleureuse, et le basilic une note de fraîcheur. Son ventre gronda. Même la vapeur des spaghettis en train de cuire la mettait en appétit. C'était l'heure !

Michele revint dans la cuisine, sa mère à sa suite. L'atmosphère s'électrisa. Nina aida à disposer les couverts sur la grande table rectangulaire et s'installa en face de Michele qui s'était stratégiquement positionné entre sa mère et sa femme. Nina nota qu'on lui avait demandé de dresser la table pour cinq, mais n'osa pas poser de question à Hannah, trop occupée à ne rien dire de peur de déclencher l'ire de sa belle-mère. Elle jeta un coup d'œil à sa gauche en direction du couvert vide, puis leva

le regard vers ses trois hôtes, assis en face d'elle. Aucun ne semblait s'en soucier.

De manière plus ou moins tacite, bru et belle-mère avaient opté pour un mutisme pacifique, et il incombait à Michele et à Nina d'entretenir la conversation. Celle-ci le questionna avec intérêt sur son travail : il vendait des machines destinées à la fabrication de l'huile d'olive.

La vieille interrompit soudainement leur discussion en jetant sa fourchette dans l'assiette. Affichant une mine de dégoût, elle prononça sèchement une phrase que Nina ne comprit pas : le plat servi ne semblait pas lui donner satisfaction. Blessée Hannah piqua du nez dans son assiette. Nina vola au secours de son amie. Elle s'adressa à Michele :

— Au fait, il faudra m'excuser auprès de ta mère pour le piètre repas de ce soir ! Je n'ai jamais été très douée en cuisine, elle doit être déçue. Mais dis-lui que j'adorerais qu'elle m'enseigne deux ou trois de ses secrets, si un jour l'envie lui prenait de cuisiner.

Michele, hésitant, commença à traduire ses propos mais la vieille l'interrompit d'un bref geste de la main. Elle dévisagea Nina, le regard mauvais (sa ressemblance avec un bouledogue était plus qu'évidente en cet instant). Les poils de sa moustache clairsemée frémissaient de colère. Nina souriait, impassible. La vieille se leva sans mot dire et sortit de la cuisine. Quelle mégère !

Hannah lâcha un soupir de soulagement et regarda son amie avec gratitude. Aucun d'entre eux ne commenta l'incident. Michele, circonspect, se leva et ouvrit une nouvelle bouteille. Il remplit les verres et s'éclipsa.

— Il va voir *son* mère... soupira Hannah. J'espère qu'elle ne va pas revenir gâcher l'ambiance.

Nina l'espérait aussi, car ce soir, elle avait envie d'une soirée sans tension, comme elle n'en avait pas connu depuis longtemps. Michele revint bientôt, seul, et s'attabla, résigné.

— Elle est fatiguée, elle se repose.

Il but une longue gorgée de vin et continua de manger. Nina se délectait du plat, n'en déplaise à la vieille. Les pâtes étaient *al dente*, la sauce fondante et savoureuse. Elle se surprit à se resservir deux fois.

Hannah intervint alors.

— Au fait, Nina, je ne t'ai pas demandé, tu es venue en avion ? Mais comment as-tu fait pour y arriver ? Je croyais qu'après *ta* dernier voyage en Caroline tu ne voulais plus jamais monter à bord de ces « engins contre nature » !

Nina rit jaune à l'évocation de son dernier voyage aux États-Unis. Avec Julien, ils avaient voyagé à la mi-août. Au retour, l'avion avait décollé peu de temps avant que l'ouragan Hannah (« Coïncidence ? Je ne crois pas », avait souvent répété la jeune Française) ne vînt frapper les côtes américaines, et Nina avait eu la peur de sa vie.

— Oh, tu sais, sur un vol Paris-Florence au mois de mars, j'étais à peu près sûre de ne pas être touchée par un cyclone tropical, répondit-elle dans un sourire.

Le vin lui montait à la tête, les rires résonnaient, les souvenirs fusaient.

Les deux amies étaient en train de décrire leur professeur de littérature anglaise à Michele — un homme bossu et qui sentait le roquefort, jurait Hannah — quand la porte s'ouvrit sur un jeune homme dans la petite trentaine, une paire de lunettes rectangulaire collée au nez. Passant la main dans ses épais cheveux blonds, il salua la tablée. Hannah l'invita à prendre place aux côtés de Nina : le mystère du cinquième couvert était résolu. C'était Marco, son voisin de palier. Il travaillait comme consultant informatique, venait de Naples et était arrivé à Florence pour une mission de quelques mois, voilà deux ans. Comme tout Italien qui se respecte, Marco s'exprimait autant

avec les mains qu'avec la bouche, ce qui facilitait la communication. Si Nina se surprenait à comprendre presque tout ce qu'il disait, elle se sentait frustrée de devoir recourir à l'assistance d'Hannah pour traduire chaque phrase qu'elle prononçait.

Lorsque Michele, Hannah et Marco se mirent à discuter en italien, Nina s'émerveilla de voir à quel point cette langue était comparable au français ou à l'espagnol, et pourtant si unique, presque magique. Elle envia l'aisance de son amie et se surprit à rêver de prendre des cours pour maîtriser l'idiome de Dante. Voilà une activité qui pourrait être constructive, dans un futur proche.

Le dîner se prolongea jusque tard dans la nuit, ponctué du *pop* des bouchons qui sautaient, du *cling* des verres qui s'entrechoquaient, et des rires sonores et épanouis. L'euphorie gagnait Nina qui riait comme elle n'avait pas ri depuis longtemps. Ce soir, ils avaient tous vingt ans à nouveau.

Mais le temps n'attend pas. À deux heures du matin et à contre-cœur, ils décidèrent que le moment était venu d'aller se coucher. Ils rangèrent la cuisine tous ensemble, et dressèrent le buffet du petit déjeuner pour le lendemain matin. Chacun regagna ensuite sa chambre. Avant de la laisser monter au second étage, Hannah s'approcha de Nina et lui murmura :

— Je suis si contente que tu sois là, *petite poulet*.

Elles s'enlacèrent longuement, avant de se souhaiter une bonne nuit. Finalement, on n'entendit plus que le tic-tac de l'horloge. Tout était calme.